

La Bastille ou « l'Enfer des vivants » ?



Dans les dernières années de l'Ancien Régime, la Bastille est devenue un héritage gênant, un symbole encombrant pour la monarchie. Elle apparaît avant tout comme un monstre symbolique, lourdement lesté de son poids d'imaginaire. Cette Bastille gothique devient « le parfait négatif des clartés de la Raison, la quintessence de l'État Léviathan, insatiable dévoreur de chair humaine ». Elle est décrite comme un lieu maudit qui illustre la rupture progressive et bientôt violente du consensus qui unit une société à son État. La Bastille est finalement un lieu fondateur cristallisant les peurs, les fantasmes de ceux pour qui l'État absolu est aussi synonyme de violence, de renfermement et de secret. Mais était-elle vraiment cet enfer des vivants ? Les archives de la Bastille nous permettent de comprendre la réalité historique de cette prison en dehors des représentations appartenant aujourd'hui encore à notre mémoire collective.

Dessin de la Bastille
par Rigaud, vers 1715-1719,
BnF, Estampes, Res Ve 53c.



Rédaction :
Anne-Sophie Lambert

Le Masque de fer dans sa cellule,
BnF, Estampes, Smith Lesouef
2740 pet fol.

La prison, miroir de la société

Ces souffrances inconnues et ces peines obscures, du moment qu'elles ne contribuent point au maintien de l'ordre par la publicité et par l'exemple, deviennent inutiles à notre justice.

Préambule de la déclaration sur l'état des prisons, 30 août 1780

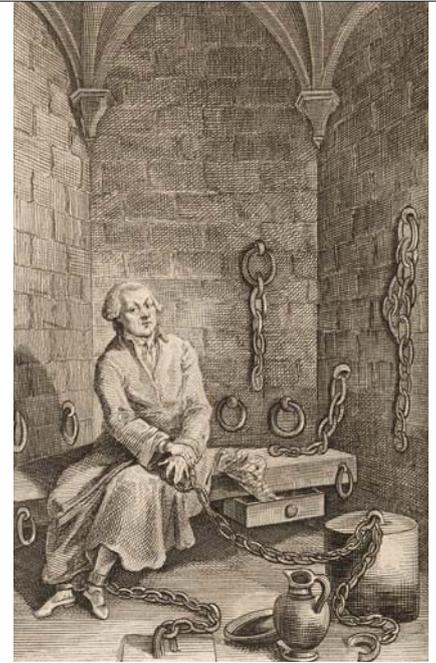
« Une société se juge à l'état de ses prisons » écrivait Camus ; en même temps, la prison est un miroir de la société, témoignant de sa peur des désordres, reflétant ses angoisses et dévoilant aussi son traitement de la déviance. Même si la prison n'est pas une peine sous l'Ancien Régime, ce lieu d'enfermement révèle, grâce aux archives, les inégalités de cette société d'ordres, l'arbitraire de la monarchie absolutiste, et permet de comprendre le cheminement des consciences vers la Révolution.

La prison sous l'Ancien Régime

La prison ne devient une peine en soi qu'à partir de la Révolution. La peine de prison n'existe pas sous l'Ancien Régime. Pourtant, le ministre Malesherbes* estime en 1776 que la prison est « souvent plus cruelle que la mort ». Sous l'absolutisme royal, on recourt à l'enfermement lors d'une enquête judiciaire, dans l'attente d'un procès ou d'une sentence. En dehors des cadres judiciaires ordinaires, le roi peut décider d'envoyer une personne en prison pour y « être oubliée » (un noble échappe ainsi à la honte d'un procès). La prison est aussi le cadre des tortures appelées « questions ».

Il existe à Paris différentes prisons (prisons

ordinaires, hôpital général, prisons d'État) qui recouvrent des réalités très différentes. L'historien Funck-Brentano nous révèle la hiérarchie des prisons parisiennes avec l'exemple des délits de librairie : « L'auteur, s'il est homme de mérite, sera mis à la Bastille ou à Vincennes, le libraire et l'imprimeur seront enfermés au For-l'Évêque et les colporteurs sont envoyés à Bicêtre. » Selon la position sociale et le motif de l'incarcération, la prison se fait plus « douce », d'autant plus que tout confort s'achète en prison avec la « pistole* », ce qui accentue les inégalités de traitement. Le système pénitentiaire dévoile les injustices et inégalités d'ordres et de fortunes de la société d'Ancien Régime.



Le Prévost de Beaumont, *Le Prisonnier d'État ou Tableau historique de la captivité de J. C. G. Le Prévôt de Beaumont*. Paris, 1791. Frontispice : représentation d'un prisonnier enchaîné, BnF, Arsenal, 8-H-12710.

Cartographie des prisons parisiennes sous l'Ancien Régime

L'expérience carcérale a pu cependant permettre le réveil des consciences individuelles et remettre en question le système d'ordres de l'Ancien Régime. Abstrait de la société et de ses codes idéologiques, le prisonnier peut penser son individualité propre et considérer sa souffrance comme celle d'un autre prisonnier. Il se crée un sentiment d'équivalence, d'une égalité des corps, ouvrant la voie à une pensée du collectif et remettant en question la définition ontologique des classes.

Les revendications de droits fondamentaux se nourrissent ainsi des expériences carcérales, comme en témoigne le succès au XVIII^e siècle des nombreux Mémoires d'anciens prisonniers. Les séjours « très médiatisés » en prison des philosophes des Lumières renforcent de même les critiques contre l'arbitraire de la société d'Ancien Régime. On peut mieux comprendre alors pourquoi la prise de la Bastille, la chute d'une prison mais plus encore d'un symbole, ouvre le temps de la Révolution.

La Conciergerie est une des prisons les plus sévères de Paris sous l'Ancien Régime. Elle accueille jusqu'à 800 détenus par an dans des conditions particulièrement insalubres. Cette prison est surtout de triste mémoire pendant la Terreur où elle devient l'antichambre de la guillotine.



Le Grand Châtelet est réservé aux grands criminels. On y trouve les salles de torture pour la question et surtout les pires fosses de Paris (dans la « chausse d'hypocras » les prisonniers sont descendus à l'aide d'une poulie ; ils ont les pieds dans l'eau en permanence et ne peuvent se tenir ni debout, ni couchés). Elle est détruite en 1808. En face, le Petit Châtelet est d'une telle insalubrité qu'il est détruit en 1783.

Le For-l'Évêque (rue Saint-Germain-l'Auxerrois), prison épiscopale devenue prison royale ordinaire à partir de 1674, célèbre pour sa salle de torture, est une des prisons les plus insalubres de la fin de l'Ancien Régime. Elle accueillait le célèbre Cartouche avant son procès et Beaumarchais. Antichambre de la Bastille, elle est supprimée par Louis XVI le 30 août 1783 et rapidement démolie.

L'Hôpital général, créé sous Louis XIV pour répondre aux problèmes des cours des miracles, regroupant la Salpêtrière, la Pitié et Bicêtre, est le lieu d'enfermement des vagabonds, des mendiants et des prostituées. La prison de Bicêtre a une redoutable réputation (les prisonniers y sont fustigés, les aliénés enchaînés). Construite en 1633, elle est affectée à l'enfermement des mendiants et « indésirables » (escrocs, syphilitiques, assassins, vagabonds, délinquants, fous, homosexuels...). Victor Hugo la choisit comme décor pour son roman *Le Dernier Jour d'un condamné*.

L'asile de Charenton, aujourd'hui devenu l'hôpital Esquirol à Saint-Maurice dans le Val-de-Marne, est un des exemples nombreux à Paris de « prison » pour les fous. Cet asile psychiatrique reçoit aussi des pensionnaires envoyés par lettres de cachet. Sade* y meurt en 1814.

La prison de la Force, construite en 1783 (dans le Marais, sur l'actuelle rue Mahler), est la prison la plus moderne de Paris à la veille de la Révolution (elle est détruite en 1845). Elle répond à la volonté de l'État d'améliorer la commodité et la salubrité des prisons. Pour la première fois, les prisonniers sont répartis par sexe, par âge et par catégorie pénale.

La Bastille, forteresse gothique, est la plus célèbre des prisons de l'Ancien Régime, à la fois pour ses prisonniers célèbres mais évidemment aussi pour sa chute marquant symboliquement le début de la Révolution. Elle est détruite dès le 15 juillet 1789.

Le donjon du château de Vincennes est aménagé en prison d'État pour recevoir au maximum 14 prisonniers de qualité. Elle accueillait Sade pendant six ans ; Mirabeau* y fut tenu prisonnier pendant trois années et Diderot y fit un court séjour. La prison ferme en 1784 et ses prisonniers sont transférés à la Bastille.

La Bastille comme symbole de l'Ancien Régime

« La Bastille est un monde renversé, puisque ce sont les honnêtes gens qui sont dans les prisons et dans les cachots et que ce sont au contraire les scélérats qui y jouissent de la liberté et du pouvoir de maltraiter les autres. »

Constantin de Renneville*, *L'Inquisition française ou l'histoire de la Bastille*, 1719, t. 4, p. 18.

Une forteresse royale

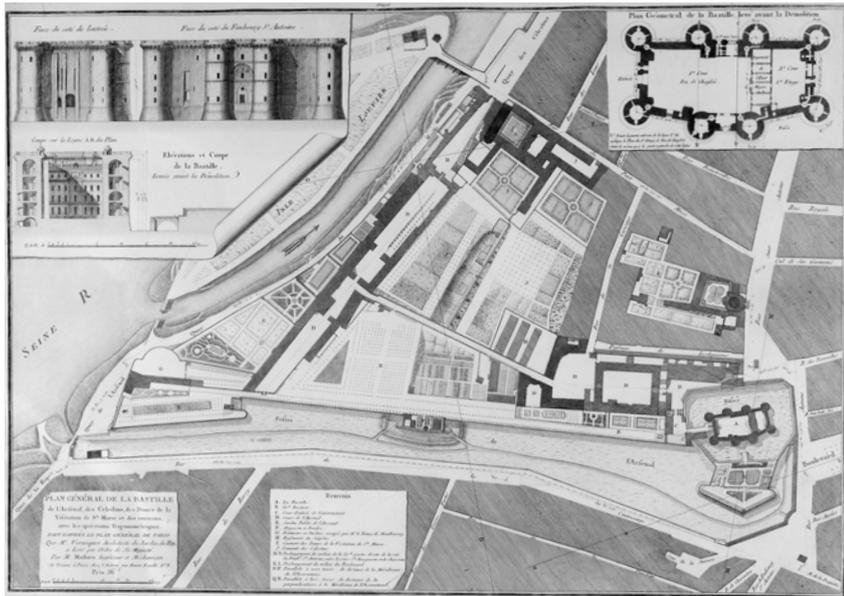
Construite en 1370 par le prévôt Aubriot pour protéger l'entrée orientale de Paris (la porte Saint-Antoine), la forteresse de la Bastille appartient alors au système défensif de l'enceinte de Charles V. La Bastille, jointe à l'Arsenal adjacent, forme un très important

complexe militaire s'étendant jusqu'à la Seine. L'architecture et les dimensions colossales de ce château fort gothique sont à elles seules très dissuasives : un mur de 24 mètres de haut et de 3 mètres d'épaisseur à la base, flanqué de huit tours et entouré de larges fossés renforcés de pierres de taille. Elle devient occasionnellement prison d'État sous Louis XI

au xv^e siècle. La Bastille est alors à la fois une défense de la ville contre un ennemi extérieur et une prison d'État pour l'ennemi intérieur. Avec le cardinal de Richelieu au xvii^e siècle et surtout à partir du règne personnel de Louis XIV, la fonction pénitentiaire l'emporte sur la fonction militaire (l'enceinte de la ville est démolie en 1670). La prison royale de la Bastille conserve son aspect médiéval impressionnant, affirmant la puissance royale à la population parisienne, entre le quartier aristocratique du Marais et le quartier industriel du faubourg Saint-Antoine. L'accès à la Bastille, une fois les différentes portes de la forteresse murées, se fait uniquement rue Saint-Antoine, par un portail monumental construit en 1643. Au-dessus de ce portail est installé un magasin d'armes, objet de convoitise le 14 juillet 1789.

La prison de la Bastille remplit en effet d'autres fonctions. La forteresse est un dépôt d'archives très important de la lieutenance de police qui y met en sécurité les papiers saisis lors des procédures judiciaires. On y stocke aussi des chaînes et des drapeaux. Plus symboliquement, les canons de la Bastille tonnent pour les grands événements de la vie de la famille royale et pour les entrées du roi à Paris.

Plan de la Bastille par Verniquet, 1789.



À l'intérieur de la prison, une société très hiérarchisée

La vie à la Bastille, c'est la société d'Ancien Régime en réduction, avec une hiérarchie très importante même parmi les prisonniers. La forteresse est dirigée par un gouverneur (ce titre est une charge vénale), qui perçoit un traitement et gère comme il l'entend le budget qui lui est alloué. Il tire aussi profit des échoppes qui se trouvent le long du fossé de la Bastille, qu'il loue à des particuliers. Il vit dans une maison construite au xvii^e siècle dans une des cours de la Bastille, entourée d'un jardin à la française. Le gouverneur est assisté par un lieutenant de roi (qui assure la sécurité, fait respecter la règle du secret) et le major (qui s'occupe de l'économat, des archives) qui devient au xviii^e siècle le personnage essentiel au bon fonctionnement de la prison. Puis viennent les porte-clefs sous l'autorité des officiers, en contact direct avec les prisonniers (repas, promenade). Le « capitaine des portes » s'occupe du guichet d'entrée et de sortie de la prison. Les porte-clefs n'assurent pas la surveillance de la forteresse, confiée à des « invalides », en faction de jour comme de nuit à l'intérieur et à l'extérieur de la forteresse. Parmi le personnel logeant à la Bastille on trouve aussi un service médical, un chapelain et un confesseur. L'ancien prisonnier Constantin de Renneville nous dresse un portrait vengeur du personnel de la Bastille :

« Une galerie de bouffons et de monstres à la Jérôme Bosch, gens de sac et de corde, misérables commensaux enguenillés se disputant les bonnes grâces du gouverneur, fripons avides, enfoncés dans la crapule, qui ne valaient pas mieux que le gibier de potence dont ils avaient la garde. »
Du côté des prisonniers, on y trouve donc

à la fois des cachots pour les prisonniers à surveiller (évadés en particulier) et des « chambres » pour les prisonniers assez riches pour payer la pension. La forteresse renferme de plus, majoritairement, des prisonniers d'exception soit du fait de leur statut social, soit en raison de la gravité d'une affaire et traités en fonction.



Naissance du mythe : un des cachots de la Bastille fait sur les lieux lors de la prise de cette affreuse prison (estampe au serpent).

Entrer dans la prison d'Ancien Régime avec les archives de la Bastille

Le moment de l'archive, c'est le moment de l'entrée en écriture de l'opération historiographique. Le témoin est originellement oral; il est écouté, entendu. L'archive est écriture; elle est lue, consultée. Aux archives, l'historien de métier est un lecteur.

Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 209.

Les archives, une source historiographique essentielle

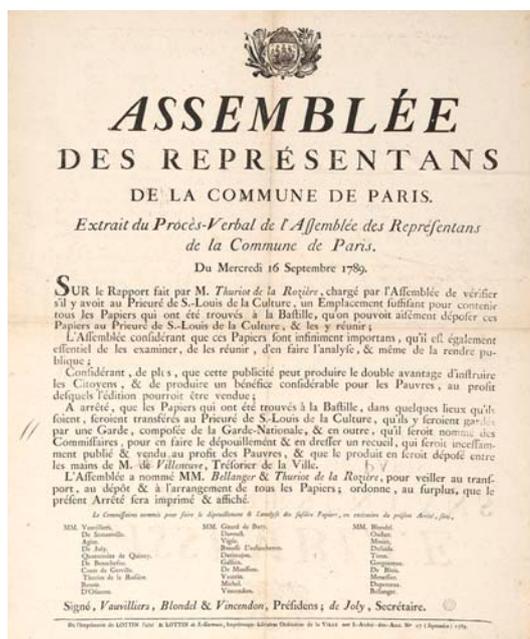
Les archives, documents uniques, faisant trace du passé et issus d'un fonds particulier, ici la prison forteresse de la Bastille, ont un rôle essentiel dans l'écriture de l'Histoire et permettent de comprendre à la fois la grande et la petite Histoire. Ainsi, dans les registres des archives de la Bastille, on retrouve des documents relatant l'activité quotidienne de la prison (registre d'écrous...), des documents d'importance protégés dans ce lieu sûr (archives de la lieutenance de police, archives des chambres de l'Arsenal, du Châtelet, du Parlement de Paris [affaires judiciaires], archives de la maison du roi), des documents et papiers privés de certains membres du personnel de la prison (comme ceux du gouverneur de Launay), permettant donc de nombreux éclairages sur l'histoire judiciaire, sur l'histoire des prisons sous l'Ancien Régime mais aussi sur l'histoire des mentalités à la fin de l'Ancien Régime. Ces archives ont aussi permis de démonter de nombreux clichés sur cette redoutable prison et ses affaires célèbres, du nombre de prisonniers à la Bastille le 14 juillet 1789 au Masque de fer* en passant par la construction du mythe de la Bastille comme symbole de l'arbitraire.



BnF, Arsenal, Ms 10307 et 10308.



BnF, Arsenal, Ms 12678.



Affiche du Comité, 1789, BnF, Arsenal, GR FOL-Z-201.

Le destin des archives de la Bastille
Le 14 juillet 1789 marque la fin de la prison forteresse de la Bastille et le début du destin particulier de ses archives. Déversées dans les fossés, dispersées, pillées, brûlées pour certaines, les archives de la Bastille semblent perdues pour l'Histoire au soir de l'insurrection du faubourg Saint-Antoine. Certains, comme Beaumarchais* et Pierre Doubrowski, attaché à l'ambassade de Russie, perçoivent immédiatement l'importance de ces documents et récupèrent certains registres. L'assemblée de la Commune de Paris ne tarde cependant pas à réagir, reconsidérant les archives au regard du futur procès du despotisme royal, et publie un appel civique pour les centraliser. L'élan citoyen ne se fait pas attendre et malgré certaines détériorations encore visibles, 600 000 pièces sont rassemblées,

formant le fonds des *Archives de la Bastille*. Seul le paquet d'archives récupéré par Pierre Doubrowski ne rejoint pas le fonds et est encore aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Russie (une copie de ces archives est aujourd'hui disponible à la bibliothèque de l'Arsenal). Mais pourquoi ce fonds se trouve-t-il dans les collections de la Bibliothèque nationale de France? En 1791, le fonds des archives de la Bastille est confié à Ameilhon, bibliothécaire et historiographe de la Ville de Paris. Nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal en 1798, il s'y installe avec le fonds de la Bastille, qui y reste conservé encore aujourd'hui. Ce fonds a été redécouvert et classé au milieu du XIX^e siècle par François Ravaisson qui commence l'inventaire, terminé à la fin du XIX^e siècle par Franck Funck-Brentano.

Entrer dans la prison d'Ancien Régime avec les archives de la Bastille

La Bastille au regard des archives : prison dorée ou enfer des vivants ?

La vie quotidienne des prisonniers de la Bastille

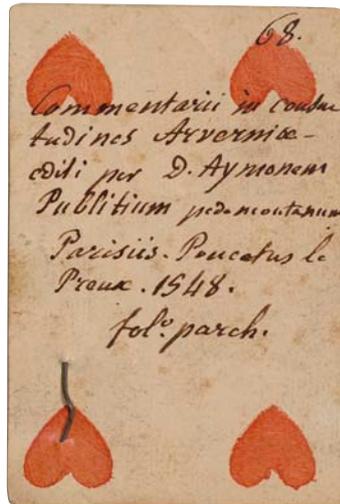
Les archives de la Bastille nous donnent accès à la vie quotidienne de cette prison d'Ancien Régime. L'arrivée d'un nouveau prisonnier est annoncée par les cloches de la Bastille. Les boutiques avoisinantes doivent alors fermer et les gardes se masquent pour ne pas voir le nouvel arrivant. Il est alors « embastillé », néologisme créé par Voltaire*.

À la prison d'État de la Bastille, on est mieux traité qu'ailleurs, même si on retrouve le statut social de l'extérieur. Ainsi se constituent simultanément la légende noire des prisonniers des cachots et la légende dorée des prisonniers en chambre. L'historien Claude Quétel écrit : « En fait les deux aspects ne s'excluent pas : dans les étages, de confortables appartements, dans les basses-fosses, des cachots humides et secrets où dépérissent les prisonniers. » Cependant, les traitements n'y sont pas les mêmes, y compris parmi les nobles : Sade fait retapisser sa « chambre » à son goût, boit de son vin préféré qu'il fait venir de Provence, voit sa femme une fois par mois, alors que Fouquet* n'obtient l'autorisation d'une visite de son confesseur et de sa femme qu'après dix-huit ans d'incarcération. « À la Bastille, certains souffrent, d'autres se divertissent. »

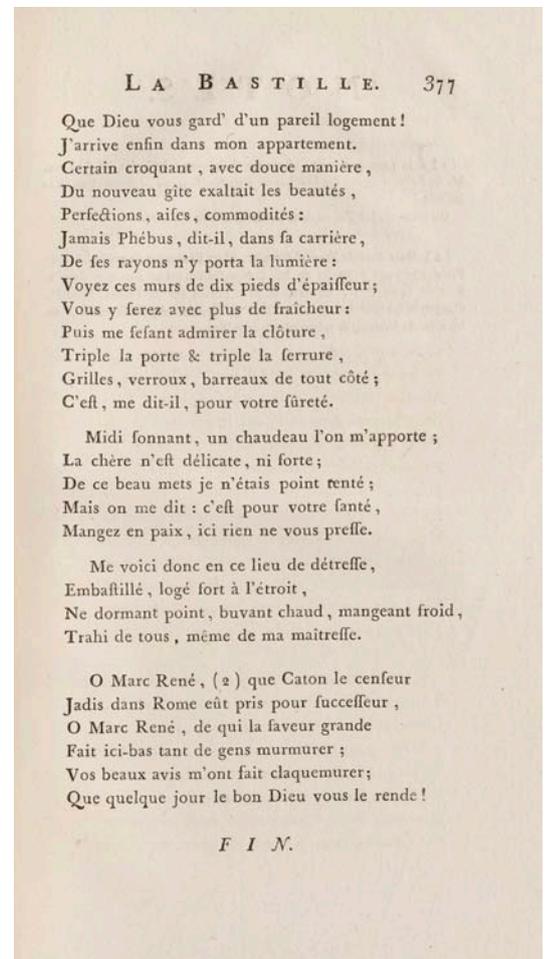
Le prisonnier mis au secret n'est cependant ni condamné, ni déshonoré. Il est enfermé non pas pour être puni mais corrigé, ce qui explique un temps de détention variable (de quelques jours à plusieurs dizaines d'années ; il est alors parfois nécessaire de consulter les archives pour retrouver un motif d'incarcération oublié et réexaminer une demande de libération). La plupart des cellules sont passablement éclairées, meublées et chauffées (tout aménagement est possible aux frais du prisonnier). On y mange très bien pour 10 livres par jour. Les prisonniers sont régulièrement soignés par un médecin, un dentiste, un apothicaire et un chirurgien (qui est aussi barbier à certaines heures). Pour les plus « chanceux », des visites sont assez facilement autorisées, maîtresses et histoires d'amour sont ainsi possibles, comme celle du maréchal de Bassompierre* et de madame de Gravelle. Les « hôtes » remarquables sont invités à la table du gouverneur. Les jeux de cartes, d'échecs... sont autorisés tout comme l'emprunt de livres à la bibliothèque. Certains peuvent élever des animaux domestiques, les moins « chanceux » comme Latude tentent de dresser rats ou araignées. Pour obtenir du papier et de l'encre, il faut en revanche une autorisation. Le personnel de la Bastille est cependant sévère en matière de communication entre les prisonniers et de courrier. Une fois libéré on touche même parfois une pension du roi. En contrepartie, les anciens prisonniers doivent faire serment de taire tout ce qui concerne leur séjour à la Bastille (mais dès la fin du règne de Louis XIV apparaissent des Mémoires d'anciens prisonniers de la Bastille qui participent directement à la constitution du mythe de la Bastille).

Les fenêtres sont garnies de contrevents verts. Seulement, il y a cinq portes à traverser pour arriver à la chambre. Je l'ai trouvé triste, quoiqu'il y eût une paillasse sur le lit, un matelas et autour de l'alcôve une pente en brocatelle assez fraîche; plus encore, trois fauteuils en bougran. – Je ne suis pas si bien logé! dit l'abbé de Bucquoy. Aussi je ne me plaignais que de manquer de serviettes et de draps, lorsque je vis arriver le porte-clés Ru avec du linge, des couvertures, des vases, des chandeliers et tout ce qu'il fallait pour que je puisse m'établir honnêtement dans ce pavillon. Le soir était venu... on m'apportait le dîner. Il se composait d'une soupe aux pois verts garnie de laitues et bien mitonnée, avec un quartier de volaille au-dessus, une tranche de bœuf, un godiveau et une langue de mouton... pour le dessert, un biscuit et des pommes de reinette... Vin de Bourgogne. – Mais je me contenterais de cet ordinaire, dit l'abbé. Corbé me salua et me dit: « Payez-vous votre nourriture, ou en serez-vous redevable au roi? » Je répondis que je paierais.

Gérard de Nerval, *Les Illuminés*, « L'histoire de l'abbé de Bucquoy », 1852.



Fiche de bibliothèque au dos d'une carte à jouer, BnF, Arsenal, Ms 12602.



Voltaire, poème « La Bastille », édition de Kehl, p. 375, BnF, Arsenal, *8-BL- 34066 (tome 12).

Cet affreux château, palais de la vengeance qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Voltaire, *L'Ingénu*, 1767.

Me voici donc en ce lieu de détresse, embastillé, logé fort à l'étroit, ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid, trahi de tous, même de ma maîtresse.

Voltaire, *La Bastille*, 1717.



Voltaire à la Bastille composant *La Henriade*, dessiné par Bouchot, gravure par Charon BnF, Estampes, N3 Voltaire D 292838.

Les prisonniers de la Bastille

Les archives de la Bastille nous permettent aussi de mieux connaître les prisonniers de la Bastille. La prison de la Bastille ne peut accueillir plus de 45 prisonniers en même temps. Du ^{xiv}^e siècle à la moitié du ^{xvii}^e, cette prison, traditionnellement réservée aux crimes politiques, aurait peut-être reçu 800 prisonniers. Son activité carcérale était alors exceptionnelle. Tout change avec l'absolutisme royal. 5 279 prisonniers y font un séjour entre 1659 et 1789 (même si la durée moyenne de détention est assez courte, de quelques mois à deux ans). 2 320 embastillements sont enregistrés sous Louis XIV, 1 459 sous la Régence, 1 194 sous le règne personnel de Louis XV et 306 sous Louis XVI. On constate une grande variété de prisonniers à la Bastille, dont le point commun est d'être mis au secret. Sous Louis XIV, c'est une prison plutôt nobiliaire, même si elle enferme aussi des criminels ordinaires (des pamphlétaires, des voleurs, des escrocs et des empoisonneurs) et surtout des « criminels » religieux après la révocation de l'édit de Nantes. La Bastille est pour Louis XIV une annexe punitive de la cour, le domaine réservé du roi (le surintendant des finances Fouquet en est une des premières « victimes »).

Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, c'est le lieutenant général de police de Paris qui « décide » principalement des embastillements. Au temps de Louis XV, on y retrouve moins de nobles, plus de roturiers, avec une forte proportion de jansénistes* et de convulsionnaires* et de plus en plus de libraires, de libellistes*. La Bastille devient alors l'antichambre de la gloire littéraire. Coûtant cher à l'État, la Bastille n'est plus autant utilisée sous Louis XVI. On constate une présence moindre d'aristocrates mais de plus en plus de gens de lettres à la Bastille (les infractions aux règlements de librairie représentent 22 % des motifs d'incarcération contre 20 % pour des motifs politiques. Les délits religieux ne représentent plus que 13 % des motifs d'incarcération). C'est une prison quasiment vide que prennent les révolutionnaires le 14 juillet 1789 (7 prisonniers y sont enfermés : 4 faux sauniers*, 2 fous, un « libertin » ; Sade a été transféré dans une autre prison quelques jours avant la prise de la Bastille).

La Bastille et la construction du mythe révolutionnaire

D'après l'Anglais John Howard, effectuant un tour d'Europe de l'état des prisons à la fin du ^{xviii}^e siècle, le seul nom de la Bastille est une « formidable » preuve de despotisme. Tant que la Bastille concernait des grands personnages, des affaires d'État, il n'existait aucune opposition populaire contre cette prison. Mais avec l'arrivée des jansénistes et des convulsionnaires à la Bastille sous Louis XV, le peuple prend cause pour ces « martyrs » si proches d'eux. Au siècle des Lumières, les affaires de religion jouent un rôle déterminant dans la naissance, l'élaboration et le développement de la pensée anti-arbitraire, au niveau européen avec les protestants, au niveau populaire et parisien avec les convulsionnaires. Pour autant l'image infernale de la Bastille correspond de moins en moins à la réalité factuelle au cours du ^{xviii}^e siècle alors qu'elle gagne un statut de réalité dans les mentalités collectives. Le principe du secret entoure de mystères la Bastille et renforce les rumeurs. Les représentations littéraires propagent dans l'opinion publique (si on peut la qualifier ainsi à cette période de l'Histoire) cette légende noire, en faisant de la Bastille un lieu de châtements, de tortures ; elles rendent souvent compte de l'expérience subjective de la prison perçue selon le modèle des Enfers. Pourtant,

chez les philosophes des Lumières, il ne s'agit que d'une posture, renforçant leur prestige d'opposants politiques, alors même que les motifs de leur incarcération sont bien éloignés de la critique politique (Voltaire est embastillé pour orgueil). La Bastille est ainsi en 1789 le symbole par excellence de l'arbitraire royal, du despotisme absolutiste. Après le 14 juillet, elle prend une nouvelle dimension, devenant aussi le symbole de la liberté citoyenne et l'incarnation matérielle de la transition révolutionnaire de l'ancien au nouveau régime. Son pouvoir mythique n'en est que renforcé et d'ailleurs aucun événement de l'histoire de France ne sera autant représenté, colporté sur tous types de supports. On ne sera pas étonné de voir ainsi fleurir une mode « à la Bastille » (bonnet, souliers, éventails...) pendant la Révolution. Finalement, la prise de la Bastille répond *a posteriori* aux aspirations et aux besoins sociaux, aux visées légitimatrices des révolutionnaires. Elle devient l'expression de la vertu héroïque, de l'union patriotique et de la régénération nationale. C'est une imagerie gravée dans la mémoire collective universelle.



Maquette de la Bastille réalisée à partir d'une pierre de la forteresse par Palloy*, 1790, Archives nationales, AE VI a 79. Cliché Atelier photographique des Archives Nationales